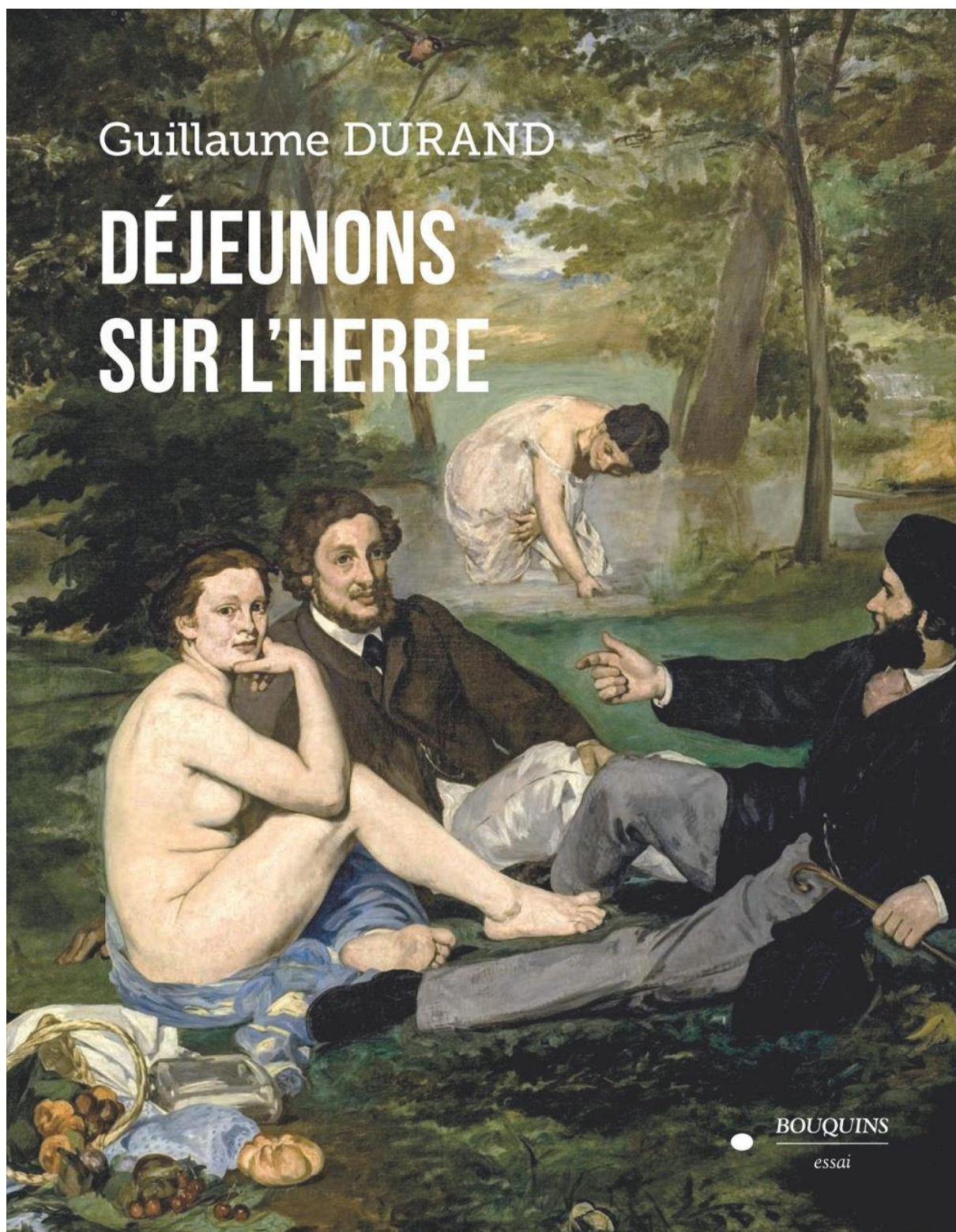


Guillaume DURAND

DÉJEUNONS SUR L'HERBE



BOUQUINS
essai

Ceci est un extrait. Le nombre de pages affichées est limité.

**DÉJEUNONS
SUR L'HERBE**

BOUQUINS

essai

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Bouquins Éditions, 2022
92, avenue de France – 75013 Paris
ISBN 978-2-38292-067-1

Guillaume DURAND

DÉJEUNONS SUR L'HERBE

BOUQUINS

essai

Ceci est un extrait. Le nombre de pages affichées est limité.

À Diane.



Manet par Henri
Fantin-Latour (1867).

“De tout temps, la beauté a été ressentie
par certains comme une secrète insulte.”

CLAUDE DEBUSSY, MONSIEUR CROCHE.

ÉDOUARD MANET, LE GÉNIE FRANÇAIS

Ce qui marque chaque civilisation et chaque génération revient toujours à la même obsession fondamentale : réinventer la beauté. Le masque de toutes les révoltes est politique, mais c'est un paravent fragile pour notre obsession vitale depuis Lascaux : laisser une trace, peindre les murs et oublier dès la naissance le cercueil ou le bûcher qui nous est promis, en fonction des croyances et des dieux, puisque nous ne sommes pas Dieu. En attendant, camarades : déjeunons sur l'herbe comme le voulait le bel Édouard. Y a-t-il un autre programme politique sérieux ?

Pour moi, *Le Déjeuner sur l'herbe* (1863) est le plus fascinant tableau du monde. Un choc. Un de mes premiers souvenirs artistiques d'adolescence, avec les Beatles et Led Zeppelin. Proportions (2,07 × 2,65 m), importance de la couleur noire. Ces hommes assis dans la nature sans que l'on sache pourquoi. La chair de la jeune femme au premier plan. Les regards qui ne se croisent pas. Notre *Joconde* à nous. L'un des tableaux les moins psychologiques de l'histoire de l'art et pourtant l'un des plus commentés par les intellectuels, poètes et historiens. À commencer par le journaliste Edmond Bazire qui, en 1884, publie la première biographie de Manet, mort le 30 avril 1883 à 51 ans. Le peintre à peine refroidi, Bazire exprime la culpabilité de tout un peuple qui avait pris tant de plaisir à mépriser l'un de ses plus grands génies. Un jour au téléphone, Philippe Sollers, écrivain à la culture protéiforme, me confia : « Manet est le plus grand des Français. »





*Le Déjeuner sur
l'herbe*, Édouard
Manet (1863).

En 1863, le tableau agaça tous les acrobates du raisonnable, qui auraient préféré un *Déjeuner sur l'herbe* bavard, d'un réalisme facile à digérer. Ou une scène de gladiateurs égorgeant des lions, comme dans un péplum ou dans *Les Romains de la décadence* (1847) de Thomas Couture, professeur d'un jeune Manet récalcitrant.

« Ed », son premier surnom, sa première signature, ne supportait pas de travailler en observant des modèles nus et huilés comme des culturistes, dont les muscles étaient mis en relief par une source de lumière qui provenait du haut de l'atelier. Le *Ben-Hur* de William Wyler (1959) ou le sublime *Spartacus* de Stanley Kubrick (1960) sont tous deux les héritiers de cette esthétique devenue kitsch.

Vous le constatez en regardant l'image : la nourriture et la nature présentes n'intéressent pas les protagonistes du tableau. Les spectateurs de l'époque furent sidérés et ne comprirent rien à ce dispositif symbolique qui fit de Manet, c'est une banalité, l'inventeur de l'art moderne. Lui aspirait simplement à être le classique de son époque.

Napoléon III observa longuement la nudité de Victorine. Longtemps, avant de rejoindre les opposants à cette femme nue, archi-nue, ultra-nue. Elle accompagne deux hommes habillés pour un pique-nique qui n'aura pas lieu. Nos détectives réalistes s'interrogèrent ensuite sur le quatrième personnage, autre figure féminine : Alexandrine, future femme d'Émile Zola. Elle sort d'une improbable baignade et se moque de la présence des trois autres. L'œuvre s'intitula d'abord *La Partie carrée*, plus sulfureux. Puis *Le Bain*, plus acceptable. Enfin, *Le Déjeuner sur l'herbe*, faussement descriptif.

“ Il paraît qu'il faut
que je fasse un nu,
eh bien je vais leur
en faire un ! ”

Pourquoi sont-elles nues ? Pourquoi sont-ils habillés ? Comment ce personnage du second plan renforce-t-il la tension du premier ? Pourquoi cette scène champêtre a-t-elle été réalisée dans un atelier ? Pourquoi Édouard M. a-t-il escamoté la perspective ? Supprimé l'esquisse préparatoire ? Il est dingue, ce type, de saborder la tradition étudiée durant des années chez Thomas Couture, puis à l'Académie suisse ! Pourquoi a-t-il allégé les couches et les sous-couches ? L'histoire retient l'inspiration du *Concert champêtre* de Titien, peint vers 1509, mais règne une impression de totale liberté. Pourquoi a-t-il dit à son contemporain et ami Antonin Proust, du côté d'Argenteuil : « Il paraît qu'il faut que je fasse un nu, eh bien je vais leur en faire un ! », désignant les jurés des Salons qui s'obstinaient à le considérer comme un dangereux marginal qu'il fallait humilier pour protéger la société ?

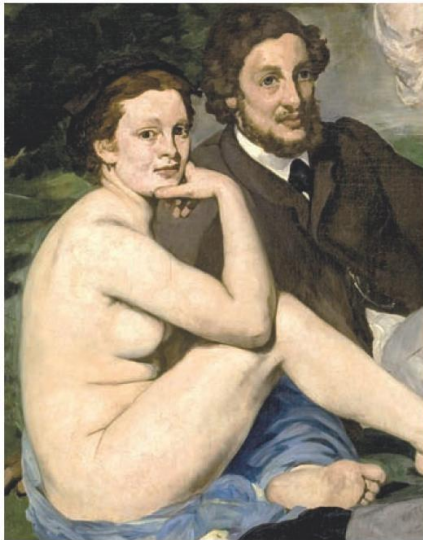
La proposition de Manet, à l'ouverture du Salon des Refusés, en 1863, fut la suivante : au centre, *Le Déjeuner sur l'herbe*, à droite du point de vue des spectateurs, *Mlle V. en costume d'espada*, et à gauche, *Jeune homme en costume de majo*.



Exposition au Salon du Louvre, Martini, Pietro Antonio (1787). Eau-forte et gravure ; 35,6 x 50,2 cm. Metropolitan Museum of Art, New York, USA.

Reprenons. Comme si nous nous trouvions dans la magnifique salle du musée d'Orsay où se trouve le tableau, à quelques pas des van Gogh historiques. Manet n'est pas une évidence. Lors de mes premières visites, je fus ébloui par *La Nuit étoilée* de van Gogh et son autoportrait achevé en 1889. La souffrance y est manifeste, les couleurs resplendissent, les jaunes dynamitent les bleus, la figure de l'artiste-martyr s'impose. Avant même de découvrir ses tableaux, je savais que j'allais être confronté au génie. Van Gogh est un mythe que l'on vous injecte dès l'enfance. On sait ce qu'on va voir avant même de l'avoir vu. On sait ce qu'on en pense sans même avoir lu ses lettres déchirantes à son frère, Théo. Le torturé hollandais qui lutte avec la vie, la folie, la térébenthine et les pigments toxiques est autrement plus vendeur que notre dandy parisien rebelle.

Enfant, j'étais un jour en 2CV avec ma mère, à proximité de la tour Eiffel. Sur les genoux, un beau livre à prix réduit consacré à van Gogh, que j'avais commencé à potasser bien avant l'inauguration du musée d'Orsay, en 1986. Nous allions chez le boucher pour nous procurer le poulet du dimanche. Ma chère Maman, toujours de ce monde, n'a jamais été l'Ayrton Senna de la conduite en milieu urbain. Elle est plutôt du genre Jacques Tati. Pardon pour le cliché sur les femmes au volant, mais quand le feu passa au vert, elle attendit l'orange pour démarrer, puis le rouge lui succéda, et il fallut à ma mère deux rotations pour redémarrer, ce qui ulcéra tous les gens derrière elle. À sa décharge, c'était entièrement ma faute. Nous étions au feu du bout du pont, avant de prendre les quais à gauche pour aller vers le poulet-frites. Alors qu'elle était concentrée sur sa conduite, je lui demandai :



— Maman, de qui est ce tableau ?
 — C'est un van Gogh, chéri, me répondit-elle à propos de *L'Église d'Auvers-sur-Oise*.

Le Déjeuner sur l'herbe, détail.

Van Gogh est une évidence stylistique. Mais le petit Durand, avant de faire le malin avec l'art, était incapable de le reconnaître. Lorsqu'elle enclencha enfin la première, je lui montrai une autre reproduction, *La Chambre* (72 x 90 cm, 1888). « Maman, c'est de qui, ce tableau ? » Accélération puis freinage. La 2CV cale. Les suivants hurlent et klaxonnent. « Mais enfin, t'es complètement timbré ! Tu vois bien que c'est un van Gogh ! Le monde entier reconnaît van Gogh. » Ne croyez pas que cela ait pu me désarçonner. J'eus le culot d'interroger ma brune de mère sur une autre reproduction, ce qui acheva de transformer la scène en un gigantesque embouteillage. Je ne comprenais pas comment l'on pouvait différencier deux peintures. Botticelli et Mantegna, van Gogh et Gauguin. Pour l'enfant que j'étais, tout ça n'était que de la peinture !

Il n'y a qu'une seule réponse à mon ignorance : la nullité de l'Éducation nationale. Du CP à la prépa HEC, à part trois bouts de dessin et des profs totalement dépassés par la situation, je n'ai jamais entendu parler de la carrière d'un grand peintre. Jamais. En revanche, overdose de latin, de Rabelais, de Molière, et de théorie des ensembles, ce qui n'est pas méprisable mais certainement pas suffisant.

Avec ce beau livre sur van Gogh, responsable d'un méga-embouteillage, puis celui que j'écris soixante ans plus tard, j'essaie de me rattraper et de clamer que, sans la moindre éducation digne de ce nom

à l'école dans le domaine des arts plastiques, on continue à fabriquer des petits Français pour qui Yves Klein est un mystère et ses monochromes bleus, des escroqueries. Mais que savent-ils de lui ? La réponse est simple : rien. Tout s'apprend. On ne devient pas Chopin ou Keith Jarrett en se contentant de relouer un piano.

Mais regardons encore. Au premier plan se trouve Victorine Meurent, artiste elle-même et principal modèle de Manet au début de sa carrière (huit tableaux majeurs entre 1862 et 1872), qui se glissa dans la peau de la chanteuse de rue (1862) ou d'Olympia (1863). La belle Victorine était, comme Marlène Dietrich, Katharine Hepburn ou Colette, joyeusement bisexuelle. Les cieux la cueillirent en 1927 à 84 ans.

À droite, l'homme qui avance le bras n'est autre que le frère d'Édouard : Eugène Manet. À moins que ce ne soit Gustave ? Ou un mélange des deux ? Des centaines de livres extrêmement sérieux et aucune certitude. Il est accoudé. On le découvre dans la position caractéristique d'un des principaux personnages de Michel-Ange sur le plafond de la chapelle Sixtine. Que veut dire ce bras ? Que signifie ce curieux galurin de peluche dont il est coiffé ? Eugène n'est autre que le futur époux de Berthe Morisot, elle-même prodige de la peinture, qui fut probablement la grande obsession amoureuse de son frère Édouard durant toute sa vie. Berthe Morisot, la porte qui se ferme sur Victorine Meurent. Ils se rencontrèrent au Louvre par l'intermédiaire de Fantin-Latour durant l'été 1868. De 1868 à 1874, Édouard Manet réalisa onze portraits à l'huile d'elle, deux aquarelles et trois gravures.

Berthe Morisot est d'une intensité incandescente. Comme artiste, elle s'attaque à un monde d'hommes, ce qui est d'autant plus rare qu'elle les domine presque tous. Leur relation est à elle seule une mythologie. Comme Sand et Musset, Sartre et Beauvoir, Gala et Dalí, Camus et Casarès. Quel portrait ! Le bannissement du joli au profit de la beauté moderne.

C'est presque un Malevitch. Noir sur fond blanc. Ou plutôt tous ces blancs. Les blanc-beige, les blanc-gris, le blanc-rose de la bouche, le laiteux de l'œil percé de la pupille noire. Des aplats que Manet laisse délibérément inachevés pour mieux se concentrer sur Berthe, pour mieux restituer sa présence. Il l'a peut-être embrassée à l'abri des regards, derrière l'une des tentures de son atelier, malgré les chaperons, la sœur de celle-ci, Edma, ou sa mère, Marie-Joséphine-Cornélie, qui l'accompagnaient.



Berthe Morisot au bouquet de violettes,
Édouard Manet (1872).



FATALE ATTRACTION : BERTHE MORISOT

Dans *Manet. Le secret*¹, Sophie Chauveau raconte que Berthe débarqua, par un midi de novembre glacial, au 49, rue de Saint-Pétersbourg. L'autrice, romancière et biographe a écrit sur Lippi, Botticelli, Léonard de Vinci, Diderot, Fragonard, Manet, et deux tomes sur Picasso.

Sophie est un personnage, rencontré au lycée. Elle a joué un rôle précoce dans l'éclosion en France du mouvement #MeToo en lâchant en 2016 une bombe publiée par Gallimard, *La Fabrique des pervers*.

Elle y raconte l'histoire de sa famille, une dynastie de commerçants dont la fortune explosa pendant la Commune affamée. Ses ancêtres, obsédés par l'argent, eurent l'idée effrayante d'aller assassiner tous les animaux du Jardin des plantes pour les transformer en conserves, vendues des fortunes. L'histoire est véridique et s'accompagna d'une pratique atroce : l'inceste. Le triomphe du commerce autorisait toutes les libations. Le vin comme les enfants. Ça a duré des générations, sans le moindre complexe. C'est la lecture de *La Fabrique des pervers* qui débloqua chez Camille Kouchner le besoin absolu de raconter l'histoire de son frère. Il y a donc chez Sophie un amour immodéré de l'art et en même temps un côté Calamity Jane. Par exemple, chez Picasso, elle n'a jamais supporté les biographes trop officiels, lèche-culs du grand homme. Qu'elle vénère comme artiste. La biographie de Sophie Chauveau cherche à soulever les voiles, car sinon, les œuvres n'ont aucun sens.

Le siège de Paris par les Prussiens fait rage. Berthe tombe sur Gustave et lui demande où se trouve son frère Édouard. « Ne bougez surtout pas, je vous le ramène ! » Dans une folle improvisation, Berthe Morisot explique aux deux hommes qu'elle est venue chercher les pigments

Psyché, Berthe Morisot, (1876).

1 Sophie Chauveau, *Manet. Le secret*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2016.

promis par Édouard, car elle n'aurait plus de couleurs et serait dans l'incapacité de travailler, étant donné la violence qui règne dans la capitale. Sophie Chauveau suggère que la jeune femme est tellement persuasive qu'Édouard enchaîne, stupéfié par tant de culot : « Ici, je n'ai rien, tout est rue Guyot, à l'atelier, déserté depuis l'été. » Je cite l'auteure. Arrivés à l'atelier, « leur étreinte ne peut se desserrer de tout l'après-midi. Entre la nuit qui tombe, l'orage qui tonne, et les canons qui tirent sans désespérer, cette nuit aurait dû être scandée d'épouvante mais ils s'aiment, ils s'aiment... Pour toutes ces heures, ces semaines, ces mois, ces années où ils ne se sont parlé que des yeux... Leur amour aura duré une vie entière comprimée en dix-sept heures ! Comblés et désespérés, ils se séparent peut-être pour toujours ». À l'aube, Manet dégotera des cantinières à qui il donnera de l'argent pour raccompagner Berthe chez ses parents, rue Franklin, dans le 16^e arrondissement. L'affaire de leur amour physique a pris des proportions invraisemblables avec les années. Sophie Chauveau fit l'objet d'un procès. Les héritiers de Manet ont toujours contesté cette version. Les historiens d'art sont restés à distance, marquant parfois leur hostilité, puisqu'ils doutent des preuves, même si Berthe est omniprésente dans l'œuvre.

Fragilisée par les conditions épouvantables du siège, la nourriture qui n'existe pas, Berthe Morisot maigrira considérablement. Elle perd beaucoup de sang. Souffre de douleurs au ventre, comme l'explique Sophie Chauveau qui pense qu'elle perd cet enfant, celui d'Édouard Manet. Alertés, Degas et Édouard M. forcent tous les barrages pour rejoindre la rue Franklin. Il aura une rapide conversation avec Berthe, tandis que Degas s'occupe des parents de Morisot. La scène dure peu de temps.

Sommes-nous dans la légende ou dans la réalité de cet amour impossible ? Avec les années, je ne suis pas certain que la vérité stricte soit nécessaire à la compréhension des grandes œuvres. S'il fallait compiler les amants de Francis Bacon, de Léonard de Vinci et chasser comme Sherlock Holmes tous les moments où Paul Éluard a « offert » sa femme Nush à Pablo Picasso, nous entrerions dans un monde sans fin.

Pour les amateurs, il y a un mystère, puisque tous les biographes ont fini par s'intéresser à ce sujet. Élément incontestable : Berthe Morisot a fêté son trentième anniversaire célibataire, avec la rage de ne pas sombrer dans la faiblesse des sentiments, au détriment d'une carrière qu'elle voulait plus que tout. Être peintre ! Berthe était sujette à des maux de tête, à des crampes, à des migraines, à des accès d'anorexie. Les jeunes femmes qu'elle peint sont, la plupart du temps, minces, très éloignées des canons de l'époque. Elle affiche une sophistication qui lui est bien particulière. À rebours de Lucien de Rubempré, Berthe Morisot n'a pas la moindre intention de renoncer à ses illusions et à ses rêves. Comme Manet, elle veut être plus forte que le siècle qu'ils partagent. Point important : son père ne supporte pas les Manet, parce qu'ils sont

Portrait d'Eva Gonzalès,
Édouard Manet
(1870), huile sur
toile, 133 x 191 cm.



trop républicains, alors que lui est un farouche orléaniste. C'est la famille Thiers contre la famille Gambetta. Au cœur de tous ces reproches qui s'affichent, tout ce beau monde se croise, se voit, se fréquente. Plus secrète, Berthe, elle, est aux prises avec cet amour, qu'elle n'arrive pas à s'avouer, craignant qu'il ne soit pas partagé par Édouard, qui n'est pas le meilleur apôtre de la fidélité !

Romancière, biographe et membre de l'Académie française, Dominique Bona est tout aussi perspicace et informée. On lui doit entre autres des travaux sur Romain Gary, Clara Malraux, Stefan Zweig ou Gala, la compagne de Salvador Dalí. Elle a plongé, comme Sophie Chauveau, dans toutes les archives, et notamment dans la correspondance de Berthe confiée au musée Marmottan, qui dépend de l'Institut.

On y trouve un nombre incalculable de lettres où les gloires de la peinture défilent : Puvis de Chavannes, Mary Cassatt, l'ami Renoir, la drôle d'écriture de Claude Monet, la précision de Mallarmé, les mots d'Henri Rouart, la correspondance de l'époux de Berthe, Eugène, dont on ne saisit pas toujours la cohérence. La mère de Berthe écrit aussi beaucoup, ainsi que sa nièce, Paule. Mais il y a de sacrées bizarreries ! S'il est logique que Julie Manet soit quasiment absente des dossiers, car elle a pratiquement toujours vécu avec sa mère, on retombe sur une véritable énigme Manet. L'élégante Dominique Bona donne quelques chiffres. Elle a comptabilisé 47 lettres de Renoir, 59 de Degas, et simplement 4 lettres d'Édouard Manet, qui ne sont que des papiers cartonnés informatifs, à propos de rendez-vous ou bien de brèves pensées. Pas la moindre trace d'une quelconque intimité ! L'objet d'un désir est totalement absent. Mais le plus curieux, c'est qu'il n'existe dans ces cartons aucune lettre de Berthe Morisot adressée à Édouard Manet. En bonne enquêtrice, Dominique Bona nous confie, dans son excellent livre, qu'il est impossible que Berthe ait écrit 59 fois à Degas sans jamais envoyer le moindre mot à celui qui fut probablement l'homme le plus important de sa vie. Et de s'interroger : « Alors, où sont ces lettres ? Perdues ? Cachées ? Détruites ? »

Sophie Chauveau, dont le caractère est plus radical, pense que beaucoup de choses ont été caviardées par la famille quelques années après,

**“Elle a comptabilisé
47 lettres de Renoir,
59 de Degas, et simplement
4 lettres d'Édouard Manet,
qui ne sont que des papiers
cartonnés informatifs,
à propos de rendez-vous
ou bien de brèves pensées.
Pas la moindre trace d'une
quelconque intimité !
L'objet d'un désir
est totalement absent.”**

y compris le journal de Julie Manet, qui porte sur les années 1893-1899 ! Dominique Bona, plus réservée, aboutit quand même à l'idée qu'il existe un secret. Car elle ne croit pas à l'absence de ces lettres et de la moindre correspondance. Quand Manet disparaît, Berthe aidera beaucoup ses deux frères, puis Claude Monet, à faire reconnaître l'œuvre d'Édouard. Mais une cassure intervient dans la famille. Suzanne Leenhoff, l'épouse officielle, et son fils Léon seront peu à peu totalement marginalisés. Le reste du clan rejoint les préoccupations de la grande bourgeoisie cultivée. Oui, il y a eu attraction fatale, en marge du mariage d'Édouard Manet. Mais tout cet épisode semble avoir été volontairement minimisé. Manet est aussi responsable des tourments de Berthe. À plusieurs reprises, elle confie le bonheur qu'ont été pour elle le travail en commun, les conseils ou les heures de séances de pose. Mais le jour où le *serial lover* rencontre Eva Gonzalès, ravissante jeune femme de 20 ans, en février 1869, Berthe Morisot comprend qu'une page se tourne. Eva incarne la sensualité. Elle réclame aussi des leçons de peinture. Elle pose pour des portraits. Elle rend Manet un peu dingo, puisqu'il lui faudra une quarantaine de séances pour aboutir à un premier portrait d'elle, dont la tête est chaque fois effacée pour tenter de saisir une expression définitive.

Il n'y aura pas de dépôt officiel, mais Berthe Morisot finira par épouser Eugène Manet et deviendra une grande artiste.

Ce qui est finalement plus important qu'une attraction, fût-elle fatale.

Pendant très longtemps l'un de mes fils Arthur a habité un petit studio au rez-de-chaussée d'un immeuble de la rue Cler, près de l'École militaire, dans le 7^e arrondissement parisien. L'une des plus célèbres rues commerçantes de la capitale dont tous les immeubles sont plutôt moches mais qui est devenue, avec les années, une sorte de must bourgeois du saucisson et des fromages, de la daurade et des salades. Sans oublier un libraire, un marchand de lunettes, une poste et de très nombreux cafés qui accueillent les touristes lors de leur journée tour Eiffel. Il m'est arrivé d'attendre Arthur, le musicien, des heures au Central, profitant de l'accueil chaleureux et du tartare de saumon-frites. Chez Davoli l'italien, j'ai souvent croisé la silhouette immense et distinguée de Catherine Nay qui fut l'une de mes fascinations au départ de ma carrière de journaliste. Lors de mes débuts à Europe 1, en 1978-1979, elle fut le premier visage croisé car son bureau était à l'entrée de la rédaction rue François-I^{er}. Ses nombreux lecteurs savent, best-seller après best-seller, qu'elle est drôle et pas vraiment de gauche. Ses amis savent que des années d'antenne et de succès n'ont jamais enterré son inquiétude. Mais ce qui me subjuguait au premier regard, c'est que Catherine/Faye Dunaway pouvait faire du journalisme ! Nous étions à des années-lumière du scribouillard. Même pour ses amis elle adorait

consigner le détail qui tue. Tous les culots derrière le chic puisqu'elle fut biographe de Mitterrand sans l'avoir vu une seule fois pendant l'écriture du livre ! J'ai encore le souvenir de l'ancien président de la République, intrigué, venant se faire interviewer à la radio et dire d'un air badin à la cantonade : « Mais où est madame Nay ? » J'entrais donc dans un monde rêvé. J'allais bouffer de la dépêche AFP à n'en plus pouvoir, nuit et jour, tout en ayant l'impression de tourner, grâce à la proximité de Catherine, dans *L'Affaire Thomas Crown* ! Je vous rassure, je ne me suis jamais pris pour l'icône Steve McQueen qui, paraît-il, avait un caractère insupportable, odieux. Beaucoup trop impressionnante, ma voisine de bureau, pour qu'il y ait la moindre fatale attraction et puis je venais de me marier.

Pendant dix ans cette passion pour la radio a étouffé celle de la peinture. L'arrivée de la gauche au pouvoir, la première cohabitation, les batailles mais aussi la vie quotidienne avec Étienne Mougeotte, Philippe Gildas, Christine Ockrent, Jean-Pierre Joulin, Pierre Lescure, l'innarrable Eugène Saccomano, spécialiste de Céline et de Platini, Gilles Schneider, Jean-Marie Lefebvre, Coluche, Pierre Bellemare, Jérôme Godefroy, Fernand Choisel, Ivan Levaï, Philippe Aubert, Ponchelet et la pléiade de grands reporters, Charles Villeneuve et ses scoops, Christian Morin et sa clarinette, Yves Bigot, Maryse, Gérard Leclerc le frère de Julien Clerc et sa future femme Julie. Tout ce beau monde s'est aimé, enregistrant des records d'audience et n'hésitant pas, parfois, à se foutre sur la gueule. Je me souviens d'une mémorable castagne entre André Dumas et Charles Villeneuve sous le regard de l'irremplaçable présentateur du 13 heures André Arnaud, sweat-shirt Mickey et verre de scotch à la main. Des journalistes, des animateurs mais plus de peintres. En revanche, lors de mes rares heures de liberté, je lisais énormément. Quand je suis parti d'Europe pour la télé, j'ai eu d'autres passions : La Cinq, TF1, LCI, Canal, France Télévisions mais je ne saurais définir pourquoi le petit écran assèche alors que la radio irrigue la vie. Dès que j'ai fait de la télévision massivement, j'ai eu besoin de revoir Manet, de repartir dans les musées d'Europe ou d'aller à Beaubourg, au Louvre ou dans les galeries. D'ailleurs, ai-je vraiment un ami proche qui soit resté dans ma vie de toutes ces années de télévision ? Les artistes, les romanciers et ceux de la radio, je les vois toujours.

Cette rue Cler, de mon fils et de Mlle Nay, est aussi celle de Jean-Marie Rouart, romancier bien connu, défenseur d'Omar Raddad, complice à jamais de Jean d'Ormesson, et surtout le seul homme au monde qui se soit servi des tableaux de Manet comme cible pour jouer aux fléchettes ! Jean-Marie est génétiquement impressionniste puisqu'il s'agit de l'histoire de sa famille. Il fut un magnifique jeune homme brun et porte



**Portrait de Julie
Manet** (1878-1966)
âgée de 16 ans (1894).

Amateurs de généalogie, je commence par simplifier. Ernest était très riche car il était le fils d'Henri Rouart, inventeur du pneumatique, du fameux petit bleu, et qui a eu le bon goût, contrairement à la grande bourgeoisie de son époque, de se constituer une fabuleuse collection de peintures. Ne serait-ce que parce qu'il était le meilleur ami de cet autre génie qu'est Edgar Degas. Comme diraient mes enfants, « tout ça, c'est la bande ». Et notre académicien de poursuivre alors que nous nous promenons dans les allées de Marmottan, dont le chef-d'œuvre est *Impression, soleil levant* de Claude Monet.

Julie était une femme très fluette, très mince, très gentille mais d'une très grande détermination quant à la pérennité de l'œuvre de sa mère, Berthe Morisot. Elle a même combattu pied à pied un faussaire qui s'appelait Matet. Qui organisait des expositions où l'on pouvait trouver un Manet plus de multiples faux qu'il présentait comme des tableaux attribués au Maître. J'étais extrêmement jeune mais je me souviens qu'elle a fini par avoir sa peau. Grand avantage de la vie, fille unique, elle a hérité de tout le monde : de Manet, des Morisot qui étaient très riches mais

admirablement l'uniforme d'académicien. Mais il peut lui arriver de traîner rue Cler, pour faire des courses, avec l'air ahuri du type qui vient de se réveiller, sortant de son appartement. Jean-Marie est un classique enflammé et chaleureux. Le look chasseur du 7^e arrondissement ne lui déplait pas. Il doit être l'un des derniers à posséder une collection de robes de chambre, assorties à ses tableaux de famille et à ses murs en velours, bien que je ne l'aie jamais croisé à l'aube.

Je l'aime beaucoup. Sur Manet c'est une mine de confidences irremplaçables.

Que ce soit chez lui, au café ou dans les couloirs du musée Marmottan à l'occasion de l'exposition *Julie Manet*, on a le sentiment d'être à table avec la famille au grand complet ! Ce jour-là il pleuvait et j'avais l'impression d'avoir affaire au Colombo de l'impressionnisme. Peter Falk traquant tous les secrets. L'enquête démarre : « Julie est la nièce de Manet et la fille de Berthe Morisot qui a épousé Ernest Rouart qui est le frère de mon grand-père. »

également des deux autres frères d'Édouard sans oublier d'Henri Rouart par son mari Ernest. Elle avait une très belle propriété dans les Yvelines, le château du Mesnil, acheté sur les conseils de Mallarmé, et vivait dans un hôtel particulier rue de Villejust, qui est maintenant la rue Paul-Valéry, pas très loin du Trocadéro. Elle entretenait le poète et sa famille qui n'avaient pas un rond. J'ai quand même le souvenir qu'il y avait chez elle treize Manet parmi lesquels le célèbre portrait de Berthe Morisot en deuil avec le grand chapeau noir. Un jour, lors d'un anniversaire, Ernest, encore vivant, a ouvert une bouteille de champagne, précipitant une catastrophe pour l'histoire de l'art. Le bouchon a giclé, pulvérisant le milieu du corsage de Berthe. Imaginez un trou à la place du sourire de la Joconde! On en voit encore les traces alors qu'il a été réparé à Orsay.

Julie l'implacable était aussi Julie l'impas-
sible. Elle accueillait enfants et petits-enfants
de la famille pour d'interminables goûters
dans sa maison de quatre étages. Et Jean-
Marie précise :

Nous étions dingues, c'était terrible, car
on jouait à la carabine à plombs et aux
fléchettes avec les tableaux, notamment
en visant deux Manet qui étaient accro-
chés au-dessus d'une desserte! Nous
étions inconscients mais pas elle. La
France lui doit beaucoup car ses enfants
Julien, Denis et Clément, ont fait de
nombreuses donations aux musées, qu'il
s'agisse d'œuvres de Manet ou de tableaux d'Edgar Degas. »

Julie repose au cimetière de Passy dans une concession proche
de la tombe d'Édouard Manet, qui y repose avec sa femme Suzanne.
Quant à Léon, « le fils » mystérieux de tant de tableaux, peut-être est-il
à Gennevilliers où la famille avait une propriété ? Si vous voulez plon-
ger dans cette atmosphère et ces secrets, n'hésitez pas à lire le livre
de Jean-Marie Rouart, *Une famille dans l'impressionnisme*, publié en
2001. De toutes nos conversations et après la lecture de l'ensemble des
biographies, j'ai gardé le sentiment qu'en épousant Suzanne, Édouard
Manet avait lié son destin à une employée de la famille, fût-elle une
pianiste sensible. Il l'aimait mais lorsque la syphilis l'a emporté, une
sorte de mouvement grégaire a repris le dessus. Les Rouart, les Degas,
les Caillebotte et une grande partie de ses proches appartenaient à la

“Un jour lors
d'un anniversaire,
Ernest, encore vivant,
a ouvert une bouteille
de champagne, précipitant
une catastrophe pour
l'histoire de l'art. Le bouchon
a giclé pulvérisant le milieu
du corsage de Berthe.
Imaginez un trou à la place
du sourire de la Joconde!
On en voit encore les traces
alors qu'il a été réparé
à Orsay.”

grande bourgeoisie plutôt richissime et se sont éloignés des Leenhoff. Comme si le temps devait sanctionner les mésalliances sociales.

Quand nous sommes sortis du musée Marmottan, l'averse s'était éteinte.

Un jour, j'étais au plus mal et perclus de douleurs. Mon médecin de famille, qui est pourtant le roi des rationalistes, m'a ordonné d'aller voir une sorte de magnétiseur qui porte le nom officiel de « coupeur de feu ». J'ai mis trois semaines à me décider tellement je trouvais cette démarche ridicule. Finalement je débarque dans une rue discrète, une sorte d'impasse, juste derrière le Trocadéro, et le fameux cimetière de Passy. Il ne dit pas grand-chose mais l'expérience me terrorise. « Vous êtes en pleine rechute ? Euh... » Il m'allonge sur une table de massage. Il porte un petit costume de cadre supérieur. Un brun bien peigné. Je comprends à demi-mot qu'il traverse souvent les frontières de l'Europe pour aller soulager des désespérés. Il serait l'homme du dernier recours... Ses mains parcourent mon corps sans le toucher. Il parle peu et évoque le pire... Puis suggère une amélioration pour le printemps. J'étouffe de stress. Comme il s'en aperçoit, il me propose d'ouvrir la fenêtre du petit salon, qui ressemble à un boudoir, où il me reçoit. Un peu d'air pénètre. Je me relève et jette désespérément un regard vers l'extérieur pour ressentir la vie... En une seconde je tressaille : la vue donne en plein sur la tombe d'Édouard Manet ! Il me demande 80 euros puis, en me regardant, pris de pitié, 50 seulement.

Nous devions nous revoir le samedi suivant. Jamais.



LE BALCON

Le Balcon fut réclamé avec force et insistance par les Chinois pour l'Exposition universelle de 2010 à Shanghai. Comme la quintessence de la France. Au même titre que des extraits du *Mépris* de Godard.

Les cadrages un peu décalés. Les lumières complexes. Le fond noir, noir, très noir, et ces lignes vertes, volets et balcon, qui accueillent Berthe la pensive, l'air lointain. C'est toujours sublime. C'est toujours mystérieux. C'est toujours une histoire sans paroles. Le fils-neveu d'Édouard Manet, Léon Koëlla-Leenhoff, apparaît tout au fond de la toile, ombre de je ne sais quelle arrière-pensée. Quatre personnages sont présents, mais seule Berthe semble exister, le regard noir dominant la splendeur des blancs.

Plus vous voyez passer Léon, ce fils qui n'en est peut-être pas un, comme une silhouette ou en gros plan, plus cette filiation semble extra-vagante. Ne jamais lui donner son nom, mais tout faire pour le protéger et le montrer. Longtemps, Édouard Manet cherchera à avoir un autre enfant, mais les dégâts des maladies vénériennes, soignées et observées par le docteur Siredey, l'en empêcheront. Le médecin fidèle lui dira à plusieurs reprises : « Vous ne pourrez pas. »

Il faudra un certain temps pour qu'Édouard et Suzanne emménagent ensemble rue Nollet puis rue des Batignolles, les parents étant passés de la rue Bonaparte au boulevard de Clichy.

Le Balcon, Édouard Manet (1868-1869).

Les fonds presque noirs, les clairs-obscur habent l'histoire de la peinture. Mais avec *Le Balcon*, nous ne sommes pas pour autant dans le théâtre sombre du Caravage. Manet, comme plus tard Pierre Soulages, utilise le noir comme un miroir du reflet de la lumière. Soulages qui soulève un mystère : « Dès la grotte Chauvet, les hommes allaient dans les endroits les plus sombres de la terre, dans le noir absolu des grottes, pour peindre. Et ils allaient peindre avec du noir. C'est quand même troublant. »

La peinture est une prémonition. J'ai toujours ressenti ce tableau d'Édouard M. comme une préfiguration de Hitchcock : un *Fenêtre sur cour* sans meurtre. Berthe est encore l'héroïne. Une Grace Kelly aussi brune et mutique que l'Américaine était blonde et enjouée. Dans les deux cas, une mise en scène du « dedans-dehors ». *Le Balcon* est comme la chambre de Jimmy Stewart, un poste d'observation. Il faut voir tous les films de l'Anglais trois fois pour comprendre vraiment de quoi il retourne. Polar, intrigues, personnages secondaires, la mort aux trousses et la sexualité. Manet, hitchcockien avant l'heure ? Nombre de ses mille tableaux sont construits comme des plans de cinéma qui reposent sur une fausse évidence.

Les personnages, en dehors de Berthe, sont la jeune violoniste Fanny Claus et le peintre Antoine Guillemet. La critique de l'époque s'est déchaînée, au Salon de 1869, trouvant le vert criard. Il y a même un abruti ironique qui a écrit un texte intitulé « Fermez les volets ». En matière de peinture, plus que dans toute autre forme de représentation artistique, la liberté fait chier les conformistes qui confondent le réel et le réalisme, cette forme de rêverie glacée, muette les indispose.

“En matière de peinture, plus que dans toute autre forme de représentation artistique, la liberté fait chier les conformistes qui confondent le réel et le réalisme, cette forme de rêverie glacée, muette les indispose.”

Je me souviens de cette phrase du peintre français Jean-Michel Alberola : « Berthe Morisot a un regard de haine. Il y a souvent de la terreur chez Édouard Manet. De l'effroi sous la lumière. » Je ne suis pas psychanalyste mais il est assez évident que ce grand bourgeois a eu une attitude ambiguë dans ses relations avec les femmes. C'est aussi pour cela qu'il me fait penser à Hitchcock, obsédé par les blondes, ou à Truffaut, amoureux des actrices, comme s'il fallait que Manet passe par son art pour instaurer une relation. François Truffaut est le cinéaste de *L'homme qui aimait les femmes* (1977) avec Charles Denner, film irréalizable aujourd'hui. On sait que les peintres, à cette époque, n'ont pas été d'une grande délicatesse avec leurs modèles. Parfois, je me demande si, pour Édouard Manet, peindre n'était pas la

condition *sine qua non* de toute aventure amoureuse. L'objet du désir devait passer par le tableau.

L'atelier est un monde en soi pour « l'autre vie ». Suzanne a toujours su que son époux était d'une infidélité militante. Il lui est même arrivé de le surprendre, presque en souriant. Elle a conçu son mari comme un enfant terrible, qu'il ne fallait jamais priver de liberté. Et en retour, Édouard est d'une sincérité absolue quand, à travers des lettres, il confesse qu'elle lui manque terriblement, notamment lorsque les événements de 1870 (siège de Paris et Commune) les séparent. Jan Van Imschoot, peintre belge fou de Manet que je vous présenterai plus tard, raconte que, à l'inverse, Suzanne aura sur le tard un amant, beaucoup plus jeune qu'elle : 28 ans, ce qui aurait plongé Manet dans un accès de jalousie paradoxal, étant donné son comportement. Suzanne a été souvent moquée pour son physique pulpeux par l'entourage et les amis du peintre qui la considéraient comme une rondouillarde. La dame du Nord, pianiste délicate qui jouait merveilleusement Brahms ou des réorchestrations de Wagner pour clavier seul, a été le modèle d'un tableau que Degas a apporté un jour en cadeau aux époux Manet. La manière dont sa femme était représentée a plongé Édouard dans une colère telle qu'il a déchiré l'œuvre.

On a beau appartenir à une avant-garde de la morale, ce qui fut le cas de tous ces peintres et de tous ces écrivains, les *a priori* à l'égard des femmes restent prégnants. Je ne citerai qu'une lettre, d'Édouard à Fantin-Latour : « Je suis de votre avis, les deux sœurs Morisot sont charmantes. C'est fâcheux qu'elles ne soient pas des hommes. » On reste dans l'abîme des préjugés.

L'histoire en 2022 n'a plus la même allure : Berthe Morisot, Mary Cassatt, Sonia Delaunay, Germaine Richier, Louise Bourgeois, Louise Nevelson, Sheila Hicks, Etel Adnan, Niki de Saint Phalle, Georgia O'Keeffe, Agnès Martin, Tamara de Lempicka, Frida Kahlo, Annette Messager, Cindy Sherman, Sabine Weiss, Joan Mitchell, Jenny Saville, Cecily Brown, Sophie Calle, Alina Szapocznikow, Yayoi Kusama, Laure Prouvost, Camille Henrot, Claire Tabouret, Alicja Kwade, Joana Vasconcelos... Les hommes dominent encore le marché mais la tyrannie Auguste Rodin/Camille Claudel n'est plus envisageable. Et toutes les institutions et les plus grandes galeries du monde ont totalement changé d'attitude : si c'est bien, c'est bien. Adieu la mythologie Picasso du demiurge absolu !

Pour ce qui est d'Édouard, sont incontournables les biographies de Françoise Cachin et de Beth Archer Brombert. Plus d'innombrables essais d'esthétique, comme celui de James H. Rubin.



QUELQUES TUEURS ET AUTRES GÉNIES ENTRENT EN SCÈNE : VÉLASQUEZ, PICASSO, CARAVAGE

Le noir existe depuis des siècles dans l'histoire de la peinture. Mais brutalement, avec Édouard Manet, c'est devenu une couleur moderne. On connaît la suite : Malevitch, Ad Reinhardt, les *Black Paintings* de Frank Stella, les sombres Rothko qui précédèrent son suicide, Soulages et tant d'autres comme Richard Serra ou Robert Longo.

Mais tous ceux que nous venons de citer sont loin de la théâtralité du Caravage.

Yannick Haenel, auteur du formidable *Tiens ferme ta couronne*¹ qui raconte l'histoire d'un fan à la recherche de Michael Cimino, s'est penché sur le Caravage dans un livre intitulé *La Solitude Caravage*². Le silence de la peinture ne l'a pas laissé sans mots, puisqu'il a écrit 327 pages sur le sujet. Pourquoi ? Il le confesse au début : alors qu'il était élève au Prytanée de La Flèche, le corsage de Judith, ce sein triomphant malgré le meurtre, le faisait incroyablement bander. Moi, cet exhibitionnisme m'a toujours coupé la chique. Elle est bien gentille, Judith la méchante, mais son décolleté me rappelle un peu les Kardashian. Tout est faux ! C'est de la peinture comme de la chirurgie esthétique.

En Espagnol rugueux, Picasso, qui détestait le Caravage, considérait que le maître du clair-obscur, meurtrier à ses heures perdues, tenait plus du tiramisu pas frais que du grandiose de la peinture. « Oh, Caravage c'est très mauvais, je n'aime pas du tout cela, c'est complètement décadent, une comédie du réalisme, un mensonge, de la mise en scène. » Et vlan ! Et Dieu sait que les adorateurs du Caravage pullulent.

Judith et Holopherne,
le Caravage (vers 1598).

1 Paris, Gallimard, 2017.
2 Paris, Fayard, 2019.

Vous appréciez cet extrait ?
Achetez le livre pour continuer à lire